

Morts, sépultures et deuil. Les fictions thanatographiques de Mohamed Mbougar Sarr

Cornelia Ruhe

Résumé

Dans ses trois premiers romans, Mohamed Mbougar Sarr ne met pas seulement en scène des situations d'extrême violence, mais surtout le destin auquel sont voués les corps violentés et mis à mort, ou plutôt le destin qui leur est refusé et la manière dont ils deviennent des enjeux politiques. La mort et sa 'gestion' ne sont plus une affaire privée, célébrée par un cercle restreint, mais une question d'intérêt public. Le présent article examine la manière dont les romans de Mohamed Mbougar Sarr réussissent à illustrer comment des discours officiels fondés sur l'inégalité peuvent créer, diviser ou renforcer des identités collectives à travers leur gestion de la mort et du deuil. Pour ce faire, je m'appuierai sur les théories d'Achille Mbembe, de Judith Butler et de Michael Rothberg.

Mots-clés

Mohamed Mbougar Sarr – *Terre ceinte* – *Silence du chœur* – *De purs hommes* – thanatographies – *implicated subject* – violence – deuil

1 Mort violente, corps politiques

Un couple est accusé d'adultère ou plutôt de rapports sexuels prémaritaux. Nus et tremblants, ils sont exécutés devant une foule pleine d'excitation et d'approbation. Leurs corps sont destinés à la fosse commune.

Le chemin vers l'Europe de différents migrants originaires d'Afrique subsaharienne est jalonné de morts qui restent sans sépulture. Leur sort futur dans une petite ville de Sicile continuera d'être placé sous le signe de la mort.

Une foule furieuse profane une tombe toute fraîche, déterre le cadavre d'un jeune homme censé avoir été un homosexuel, trop impur pour être enterré dans un cimetière musulman, et le ramène à sa mère.

Ces histoires de morts, d'hommes et de femmes auxquels on refuse une sépulture formelle et suivant les rites de la religion sont le sujet des trois

premiers romans de Mohamed Mbougar Sarr, ils en forment soit l'ouverture choquante – dans le cas de *Terre ceinte*¹ et de *De purs hommes*² – soit le motif dominant dans *Silence du cœur*³. Bien qu'en apparence ces trois romans se caractérisent surtout par le fait qu'ils changent à chaque fois radicalement de contexte, de ton et de sujet, ils sont, si on les considère d'une perspective plus abstraite, tous unis par le fait d'aborder la violence sous différents angles : violence extrême et ouverte du djihadisme dans *Terre ceinte*, violence structurelle et homophobe dans *De purs hommes*, violence structurelle et raciste dans *Silence du cœur*.⁴

Au-delà de ce parallèle que les trois œuvres partagent avec bon nombre de textes de la littérature contemporaine de langue française, imprégnés de guerre et de violence⁵, le dénominateur commun des romans de Sarr est, comme le suggèrent les scènes déjà évoquées, plus spécifique encore : les corps et le destin auquel ils sont voués ou plutôt qui leur est refusé et la manière dont ils deviennent des enjeux politiques. La mort et sa 'gestion' ne constituent plus une affaire privée, célébrée par un cercle restreint, mais une question d'intérêt public, surtout dans les cas où déjà la mise à mort a été violente.

Ce que j'aimerais démontrer dans ce qui suit, c'est la manière dont les romans de Mohamed Mbougar Sarr, bien que situées dans des lieux aussi divers que le pays subsaharien fictif de Sumal (derrière lequel se cache le Mali), l'Italie et le Sénégal réussissent à illustrer comment les discours officiels fondés sur l'inégalité peuvent créer, diviser ou renforcer des identités collectives à travers leur gestion de la mort et du deuil. À différents niveaux, Sarr nous introduit avec ses trois romans dans les mécanismes de ce qu'Achille Mbembe appelle les « sociétés d'inimitié »⁶, des systèmes qui « ne peuvent fonctionner qu'à l'état d'urgence »⁷ et s'arrogent ainsi le droit de décider de la vie et de la mort de leurs citoyens – tout comme le font les différentes sociétés dans ces trois romans de Sarr.

1 Mohamed Mbougar Sarr, *Terre ceinte*, Paris, Présence Africaine, 2014. Le roman a obtenu le Prix Ahmadou Kourouma et le Grand Prix du Roman Métis en 2015.

2 Mohamed Mbougar Sarr, *De purs hommes*, Paris/Dakar, Philippe Rey/Jimsaan, 2018.

3 Mohamed Mbougar Sarr, *Silence du cœur*, Paris, Présence Africaine, 2017, 389. Le roman a été couronné par le Prix littéraire de la Porte Dorée et le Prix « Littérature Monde » en 2018.

4 Comme Tessa van Wijk le montre dans sa contribution dans ce volume (58-74), l'on pourrait y ajouter « La cale », la première nouvelle de Sarr, qui est, elle aussi, une fiction thanatographique.

5 Voir Cornelia Ruhe, *La Mémoire des conflits dans la fiction française contemporaine*, Leiden/Boston, Brill/Rodopi, 2020.

6 Achille Mbembe, « La société d'inimitié », dans idem, *Politiques de l'inimitié*, Paris, La Découverte, 2018, 69-103.

7 Achille Mbembe, « Nécropolitique », *Raisons politiques* 21,1 (2006), 29-60, 29.

2 Violence, ambivalence et deuil

J'appelle thanatographies les fictions⁸ qui, comme celles de Mohamed Mbougar Sarr, font place à « l'expérience de morts violentes qui ont mis à l'écart la mort normale, la mort humaine »⁹. Au cœur de ces textes se trouvent toujours une ou plusieurs morts violentes qui ont eu lieu soit dans le contexte d'événements ayant un impact collectif tels que les guerres, les génocides, les attaques terroristes, soit en raison de la violence ou de l'inégalité structurelle. En tant que moyen de réflexion sociale, la fiction peut assumer la fonction de « privileged site in which the phenomena latent in contemporary society emerge and can be explored »¹⁰ : à une époque où non seulement les positions entre le Nord et le Sud de la planète, mais aussi celles entre l'Est et l'Ouest, se durcissent à nouveau, les fictions thanatographiques jouent un rôle central dans l'imaginaire collectif en ce qu'elles fournissent une archive de connaissances sur la manière dont la mort violente et le deuil peuvent être traités. Afin de comprendre l'impact du deuil, il est nécessaire d'examiner la façon dont la fiction traite la mort violente et comment elle transcende ou perpétue les dichotomies prévalentes.

Les textes de Sarr mettent leurs protagonistes face à des situations où, pour des raisons à chaque fois différentes, le discours public recourt à une rhétorique qui divise et qui instrumentalise la mort (et les morts). Achille Mbembe propose que c'est ici que s'exprime la souveraineté, car « l'expression ultime de la souveraineté réside largement dans le pouvoir et la capacité de dire qui pourra vivre et qui doit mourir »¹¹. Dans *Precarious Life*¹² et *Frames of War*¹³, Judith Butler développe un point de vue semblable en montrant que la manière dont le discours public aborde et encadre la mort violente dans des contextes politiques considérés – et parfois construits – comme des crises est étroitement liée à la volonté de commettre d'autres violences. La première tâche de ce discours est la création d'un binarisme dont l'apparence essentialiste et inéluctable est fondamentale. Je soutiendrai dans ce qui suit que dans ses textes, Sarr

8 Voir Cornelia Ruhe, « Thanatographical fiction. Death, mourning and ritual in contemporary literature and film », *Memory Studies* 2023 (online first), 1-17.

9 Renate Lachmann, « Danilo Kiss Thanatographien : Non omnis moriar », *Wiener Slawistischer Almanach* 60 (2007), 433-454, 433, ma traduction.

10 Fiona Barclay, *Writing Postcolonial France : Haunting, Literature, and the Maghreb*, Lanham, M/Boulder, CO, Lexington Books, 2011, xii.

11 Mbembe, « Nécropolitique », 29.

12 Judith Butler, *Precarious Life. The Powers of Mourning and Violence*, London/New York, Verso Books, 2020 [2004].

13 Judith Butler, *Frames of War : When Is Life Grievable ?* London/New York, Verso Books, 2016 [2009].

illustre systématiquement que ce binarisme nécropolitique trouve son triste apogée dans la mort violente et les funérailles manquées ou refusées.

Les différentes religions prévoient chacune un rituel pour les décès afin d'atténuer la douleur des proches et de l'assistance. Ce rituel, qui est généralement immuable et intemporel, est destiné à donner un cadre au deuil qui est à la fois conventionnalisé et commun à tous. De la sorte, le rituel accorde au deuil une place précise, tout en le canalisant. Il en est un élément central, une étape à travers laquelle toute personne ayant perdu un proche devra passer pour pouvoir passer outre. Il est une tentative « of being with the dead » qui va au-delà d'un « cultural-colonial discourse » hiérarchique ou même binaire¹⁴. Il s'agit plutôt d'un dilemme transculturel qu'il faut prendre en compte, car « [t]he living will always have to find a way to respond to the dead »¹⁵. Le rituel religieux est certes la variante la plus répandue et qui permet, grâce à son caractère conventionnalisé, de se sentir comme partie intégrante d'une entité plus large, et, potentiellement, globale, car ce que nous partageons ou partagerons tous, c'est notre vulnérabilité¹⁶. À l'inverse, il est clair que le refus d'un rituel isole et exclut. Le refus impose ou renforce une distinction entre 'nous' et 'les autres', distinction qui peut facilement être exploitée politiquement : la politique distingue entre ceux dignes d'être pleurés (*grievable*) et ceux qui ne le sont pas (*ungrievable*) pour légitimer une hostilité fondée sur le binarisme qui en découle¹⁷. Les fictions thanatographiques commentent et accompagnent ce genre de mécanisme.

3 Morts sans sépulture – *Terre ceinte* (2014)

Au pays fictif de Sumal, dans la ville de Kalep, les intégristes islamistes ont pris le pouvoir et introduit la charia. La violence qu'ils infligent aux citoyens est légitimée par une interprétation fondamentaliste du Coran. Exercée ouvertement, cette violence est normalisée et aide à maintenir le régime de terreur. La 'loi' et la manière dont on la suit ou transgresse déterminent l'appartenance à la catégorie non seulement des 'bons musulmans' et par voie de conséquence,

14 Hans Ruin, *Being with the Dead. Burial, Ancestral Politics, and the Roots of Historical Consciousness*, Stanford, CA, Stanford UP, 2019, 69.

15 *Ibid.*, 82-83.

16 Butler, *Precarious Life*, 32.

17 « [...] the differential allocation of grievability that decides what kind of subject is and must be grieved, and which kind of subject must not, operates to produce and maintain certain exclusionary conceptions of who is normatively human : what counts as a livable life and a grievable death ? », Butler, *Precarious Life*, 10.

ceux qui auront droit à la vie, à une mort digne et à une tombe. Le roman établit deux rhétoriques diamétralement opposées : la rhétorique nécropolitique des intégristes, auxquels le texte donne souvent la parole par le biais de leur représentant Abdel Karim, et celle des résistants, dont la perspective, plutôt modérée, est épaulée par le narrateur.

Au début du roman, la manière dont le narrateur décrit la première apparition du jeune couple accusé de rapports sexuels avant le mariage rend clair que la maltraitance qu'ils ont subie et continuent à subir est destinée à les déshumaniser : « On ouvrit le coffre d'une voiture, et on en tira deux formes qui ressemblaient à des corps humains »¹⁸. Les fondamentalistes les ont « soumis aux pires sévices », comme le souligne la voix narrative¹⁹. Le fait de les transporter dans le coffre comme des objets souligne le mépris qu'on porte à ceux que les islamistes désignent comme des « impur[s] »²⁰. C'est ainsi que lorsqu'ils sont présentés à la foule rassemblée pour leur exécution publique, même le narrateur ne trouve au couple plus qu'une lointaine ressemblance avec des êtres humains, il ne voit plus que des « corps humains »²¹.

Dans la logique du binarisme féroce que les islamistes ont établi au Sumal, les deux jeunes gens sont réduits à l'état de chose « impure »²². Au moment de leur exécution, ils sont mis sur le même plan que les chiens de la ville, qui ont tous déjà été exécutés, car ils seraient des « animaux sataniques »²³. Leur réification délibérée et leur assimilation aux animaux diabolisés ont pour but de justifier leur mise à mort violente devant la foule ainsi que le refus de leur accorder une sépulture digne. Selon Judith Butler, c'est en de telles situations que se révèle la perfidie de ce genre de discours scindant :

Ungrievable lives are those that cannot be lost, and cannot be destroyed, because they already inhabit a lost and destroyed zone ; they are, ontologically, and from the start, already lost and destroyed, which means that when they are destroyed in war, nothing is destroyed²⁴.

18 Sarr, *Terre ceinte*, 15.

19 *Ibid.*, 16.

20 *Ibid.*, 16.

21 *Ibid.*, 15.

22 *Ibid.*, 16, 18.

23 *Ibid.*, 23. Ce ne sont pas uniquement leurs morts violentes qui les unissent, mais aussi le fait de ne pas avoir été enterré, comme Idrissa l'explique à sa petite sœur : « On les a [les chiens] tous tués, brûlés et entassés à la sortie de la ville, vers le sud. On peut encore y voir les monceaux calcinés de leurs cadavres » (*ibid.*).

24 Butler, *Frames of War*, xix.

En les déshumanisant avant leur mort, les islamistes tentent de faire passer le message à leur public que les condamnés ne font déjà plus partie des leurs et que même pour leurs parents, il ne vaut pas la peine de s'apitoyer sur leur sort ni de garder leur mémoire – ou de leur accorder une tombe.

Pendant, les djihadistes ne se contentent pas de déshumaniser les prétendus criminels lors d'exécutions publiques et par le biais de leurs discours. Leurs autres châtiments ont le même effet : en coupant des mains, bras ou jambes, ils créent tout un peuple de mutilés que l'un des résistants, l'infirmier Alioune, regarde avec un regard non dénué de compassion et implicitement critique des islamistes :

Il regardait tous ces hommes mutilés, et qui gémissaient à ses pieds, et songeait qu'un jour, eux aussi avaient peut-être applaudi – geste banal, désormais impossible pour certains d'entre eux – à une mutilation [...]. [I]ls étaient là, douloureux, monstrueux, 'quasimodesques', transformés à jamais par ceux-là mêmes qu'ils avaient autrefois soutenus²⁵.

Les châtiments en tant qu'application de la loi des islamistes déshumanisent ceux qui les subissent, en font, comme le souligne le narrateur, des monstres qui habitent dès lors « a lost and destroyed zone » et dont l'humanité est devenue contestable, ce qui facilitera plus tard leur anéantissement. En même temps, cette scène met en évidence que la transition entre bon islamiste et 'monstre' peut survenir rapidement, alors que le passage du résistant potentiel au partisan des islamistes se fait de manière lente et graduelle, comme dans le cas d'Ismaïla, le fils aîné des résistants Malamine et Ndey Joor²⁶.

Toutefois, en tant que spectacle, les mutilations et les exécutions, dont la fréquence est soulignée dans le roman, ne servent pas seulement à établir la loi du plus fort et à faire peser une menace constante sur tous ceux qui oseraient s'opposer aux djihadistes – elles servent également à attiser la résistance :

Mais chaque fois que son indignation faiblissait, une nouvelle exécution publique avait lieu, et [Malamine] y allait, bien que ce spectacle lui répugnât. Mais de chaque pierre lancée, de chaque balle tirée, de chaque cri de la foule, de chaque rictus des bourreaux, de chaque plainte d'un supplicié, et de chaque mort, il tirait une force nouvelle²⁷.

²⁵ Sarr, *Terre ceinte*, 98.

²⁶ *Ibid.*, 262-264.

²⁷ *Ibid.*, 61-62.

Alors que pour les intégristes, le comportement de leurs victimes justifie qu'ils les traitent de manière déshumanisante, pour le petit groupe de résistants duquel Malamine fait partie, ce sont ces mises en scène publiques qui prouvent l'inhumanité des islamistes.

La logique binaire des djihadistes atteint son paroxysme dans leur refus d'enterrer les victimes de leurs exécutions : elles sont destinées à la fosse commune. Sadobo, la mère de Lamine Kanté, le jeune homme exécuté au début du roman, constate donc amèrement que pour son fils, il n'y aura « pas de tombe. Je n'aurai aucune tombe pour célébrer sa mémoire et où aller pleurer. Aucune pancarte à son nom. Il a disparu. [...] Sans tombe, sa mémoire est vouée à l'oubli »²⁸. Le rituel qui pourrait honorer la mémoire du fils et aussi réintégrer sa mère en deuil dans la communauté, est refusé. La possibilité même d'avoir un lieu où se recueillir et pleurer son fils lui est refusée. La rhétorique des djihadistes sépare aussi les parents de Lamine Kanté, ce qui permettra au moins l'émancipation de sa mère du père violent. Au lieu de former une communauté de deuil, le couple des parents se dissout à la suite de la mise à mort du fils. En même temps, le fait que les deux mères entament un dialogue épistolaire qui porte sur la vie, la mort et les sépultures de leurs enfants, les unit – la solitude de la mère de Lamine en est soulagée. Elle formera, avec les parents d'Aïda, une toute petite communauté de deuil.

À la différence de leur dirigeant Abdel Karim, la compassion anime certains djihadistes. À l'aide de ce groupe, la mère d'Aïda, la jeune femme exécutée, réussira à la faire enterrer, bien que cela doive prendre place dans le secret le plus absolu :

On lui a accordé le droit d'avoir une tombe et d'être enterrée dans le cimetière musulman. Ils ont dit que c'est parce que j'avais supplié, et que ça les a émus. C'est vrai que j'ai supplié comme une mendicante. Comme une chienne. D'habitude ils mettent les corps des accusés d'adultère dans une fosse qu'ils ont creusée dans le désert. Je ne voulais pas qu'Aïda finisse là-bas, à la merci des charognards autour d'autres corps en train de pourrir. Mais ils ont exigé que ce soit fait la nuit à l'abri des regards²⁹.

Le rituel même est tronqué, bien qu'il y ait un enterrement dans un coin du cimetière, des funérailles 'normales' lui sont refusées. Ni congrégation, ni fossoyeurs, ni cercueil, ni même les cordes pour descendre la défunte dans

28 *Ibid.*, 118.

29 *Ibid.*, 89.

la tombe : les parents enterrent leur fille seuls et au beau milieu de la nuit. Cependant, même l'impossibilité quasi totale de respecter la tradition ne peut empêcher les parents de créer leur propre rituel : le drap de percale blanche prévu pour le mariage d'Aïda lui sert de linceul. À défaut d'une pelle, ils prennent le sable par poignée pour le jeter sur le corps et refermer la tombe. C'est ainsi que « [c]haque poignée de sable était un adieu »³⁰. Pour ne pas vouer sa mémoire à l'oubli, les parents plantent « une simple pancarte en bois, au-dessus de la tombe. La première tempête de sable l'emportera au loin. À Gassama. 1993-2012 »³¹. Tout comme le rituel, la 'pierre tombale' paraît improvisée et rudimentaire. Elle est exposée aux vents et semble donc éphémère aux yeux de la mère – mais elle se révélera, comme le lectorat l'apprendra à la fin du livre, étonnamment durable, voire résistante aux intempéries comme aux islamistes³².

Il ne pourrait y avoir de contraste plus évident de cette tombe humble et improvisée à celle du « défunt capitaine Abel Karim Konaté [...] célébré comme un martyr, et cité en exemple » après sa mort violente aux mains de la foule qui se révolte enfin – « [o]n lui dressa, dans le centre-ville de Kalep, un magnifique tombeau monté sur un catafalque en marbre poli »³³.

La relation aux morts est censée servir « as a foundation for sociality as such »³⁴ ou d'aider « to reorder community »³⁵. À travers son roman, Sarr montre à quel point les islamistes se servent de la particularité du lien avec les morts pour imposer à la ville de Kalep leur idée de communauté qui, au lieu d'unir, désintègre et défigure. C'est la violence des exécutions et des inhumations refusées qui produit la révolte, comme le narrateur le souligne à plusieurs reprises, une révolte qui aura elle-même recours à la violence. Le groupe de résistants se retrouve donc dans une situation où, bien que plus victimes que bourreaux, ils se trouvent être eux-mêmes impliqués dans le cercle vicieux de la violence.

Ce n'est que la mère d'Aïda, qui réussit à enterrer sa fille, bien qu'à grande difficulté, qui refuse de faire partie de la révolte et qui en souligne ainsi la vanité : « Tu veux te battre pour que ton fils ne soit pas mort en vain ? Mais il est mort en vain. Mort pour rien. Mort absurdement. Comme ma fille. Rien

30 *Ibid.*, 92.

31 *Ibid.*, 92.

32 Sarr, *Terre ceinte*, 352.

33 *Ibid.*, 353.

34 Ruin, *Being with the Dead*, 3.

35 Katherine Verdery, *The Political Lives of Dead Bodies : Reburial and Postsocialist Change*, New York, Columbia UP, 1999, 108.

ne les ramènera. Ni le sang que tu verseras ni les larmes »³⁶. Elle est la seule à savoir s'extirper de l'engrenage de la violence et à ne pas finir impliquée elle aussi dans une rhétorique clivante, peut-être, comme le suggère la situation, parce qu'elle a pu faire le deuil de sa fille.

4 La mort omniprésente – *Silence du cœur* (2017)³⁷

Le mouvement migratoire à travers la Méditerranée, la prétendue 'crise migratoire' et ses répercussions non seulement pour les pays africains, mais surtout pour l'Europe, se trouve au centre du deuxième roman de Mohamed Mbougar Sarr. La rhétorique du 'nous' en opposition aux 'autres' est représentée d'un côté par l'association pour l'accueil des réfugiés et, d'un autre, par un groupement d'extrême droite qui s'oppose à leur accueil. Même les membres de l'association ne réussiront pas vraiment à abolir ce binarisme. La mort est omniprésente dans un texte dont la narration commence par l'arrivée d'un groupe de soixante-douze migrants dans la petite ville sicilienne (fictive) d'Altino, qui n'en est pas à son premier accueil de « ragazzi », comme le texte désigne les migrants³⁸. Pour Jogoy, le jeune traducteur, lui-même migrant et le seul survivant d'un naufrage, les nouveaux arrivés endormis ne sont déjà presque plus que des « corps étendus entre lesquels la petite équipe médicale circulait comme au milieu d'un labyrinthe de tombes »³⁹. Plus encore que le « Prologue/Épilogue » qui précède cette première partie du texte, ce début place les migrants sous le signe de la mort. L'Europe les accueille dans son royaume des morts : lorsque Jogoy, le jeune migrant devenu traducteur, foule pour la première fois le sol européen, c'est sur une plage nudiste⁴⁰. Comme au paradis biblique, tout le monde y est nu et malgré le fait d'être entièrement habillé, Jogoy y est bien accueilli – alors que la suite relève plutôt de l'« enfer collectif »⁴¹.

Même avant leur arrivée en Europe, le périple des différents « ragazzi » que le texte illustre par petits aperçus est littéralement jonché de morts dont la plupart ne recevront aucune sépulture digne de ce nom : le désert que nombre

36 Sarr, *Terre ceinte*, 351.

37 À propos de ce roman, voir aussi les contributions de Julia Görtz (141-163) et Lena Seauve (164-178) dans le présent volume.

38 Sarr, *Silence du cœur*, 19 et passim.

39 *Ibid.*, 16.

40 *Ibid.*, 108. – Sarr reprend ici l'une des premières scènes d'*Eden à l'Ouest*, film de Constantin Costa-Gavras de 2009.

41 Sarr, *Silence du cœur*, 237.

de migrants doivent traverser pour atteindre la côte est parsemé de dépouilles humaines :

des lambeaux de chairs accrochés aux fémurs humains qui émergeaient des sables, des crânes d'hommes semés sur leur route comme des balises pour l'outre-monde, des compagnons tombant de soif et abandonnés, des odeurs de charognes humaines en décomposition, de l'insoutenable blancheur des ossements décharnés⁴².

Personne ne prend soin de leurs enterrements qui ne serviront qu'à ralentir le mouvement des voyageurs. Même les migrants qui ont le malheur de tomber d'un camion comme Adama, le compagnon de voyage de Fousseyni, sont abandonnés à leur sort⁴³. Cependant, le désert ne sera que le premier cercle de l'enfer à traverser, avant qu'ils n'arrivent en Libye, « la grande géhenne humaine »⁴⁴ et qu'ils n'aient à affronter ensuite, troisième cercle de l'enfer, « l'océan hostile, [...] l'océan féroce, [...] l'océan denté, [...] l'océan hanté, [...] l'océan de fer ganté »⁴⁵.

Pour Jogoy, le passage de la mer s'annonce d'abord prometteur. Atab, le navigateur censé piloter le bateau de Jogoy et de ses compagnons, est un « géant », qui « donnait l'impression d'être invincible » et qui, surtout, s'est bâti la réputation d'être « le plus chanceux » parmi tous ceux de sa profession⁴⁶. Alors que son nom résonne avec l'Ahab de Herman Melville, sa stature et son métier de passeur le rapprochent surtout d'un autre batelier légendaire et gigantesque, en l'occurrence, saint Christophe, patron des voyageurs. Sous ce rapport, l'assassinat inquiétant d'Atab quelques jours avant le départ prévu du groupe de Jogoy signifie implicitement que la protection divine de tout voyageur qui s'apprête à franchir la Méditerranée n'est plus assurée, qu'ils sont livrés à eux-mêmes.

Le navigateur inexpérimenté qui leur est ensuite assigné est effectivement incapable de remplir son rôle de passeur – le bateau se perd et le jeune homme est jeté par-dessus bord, ce que Jogoy désigne comme « notre meurtre originel, le crime fondateur de notre errance »⁴⁷. Bien que Jogoy soit le seul survivant de ce bateau qui fera finalement naufrage, lorsqu'il touchera terre sur une plage

42 *Ibid.*, 190-191.

43 *Ibid.*, 235.

44 *Ibid.*, 191.

45 *Ibid.*, 191.

46 *Ibid.*, 103.

47 *Ibid.*, 106.

sicilienne, il « n'étais[t] plus qu'un mort qu'on tentait de ramener à la vie »⁴⁸. Quelques jours plus tard, la mer rend les corps de ses compagnons de route, « trente-sept corps échoués sur la plage, régurgités par un océan si gavé d'humains qu'il avait le luxe d'en rendre certains »⁴⁹. Même l'immense cimetièrre qu'est devenue la Méditerranée ne peut plus accueillir autant de corps. Alors que le texte ne donne aucune information sur le sort de ces trente-sept morts, au moins il nous apprend que quelques jours plus tard, « les autorités avaient érigé un monument aux morts » avec une plaque sur laquelle « un *in memoriam* comme il faut était écrit »⁵⁰.

La Sicile est ainsi présentée comme le pays de la mort où même le père Bonianno, qui aide les migrants à peaufiner leurs histoires pour les commissions qui décideront de leur droit d'asile, est désigné par son ami, l'écrivain Fantini, comme étant « Charon, le nocher de l'Achéron »⁵¹, qui ne fait que transporter ceux qui sont déjà morts en enfer. Alors que l'association est censée donner une nouvelle vie aux migrants, elle ne réussira pas à les extirper de cette « lost and destroyed zone »⁵² dans laquelle les expériences traumatiques de leurs périple les ont confinés.

Tout comme la tombe du dirigeant Abdel Karim dans *Terre ceinte* tranchait avec l'absence de sépulture pour la plupart de ses victimes et bien que *Silence du cœur* décrive le père Bonianno comme un homme dévoué à l'accueil des migrants, sa mort (naturelle) et surtout son inhumation servent pareillement de contraste prononcé au destin de la plupart des « ragazzi » :

Conformément à ses ultimes volontés, que révéla un testament rempli de fantaisie, Amedeo Bonianno fut enterré quelques jours plus tard en Suisse, entre son père Giorgio Borghese Bonianno et sa mère Sylvie Morand. Fantini et quelques autres membres de l'association s'occupèrent de toutes les formalités et accompagnèrent sa dépouille. Le poète lut la plus belle oraison funèbre que l'on eût jamais prononcée depuis celle que Victor Hugo dit à l'enterrement de Balzac. [...] On veilla aussi à ce que ses consignes quant au déroulement de sa cérémonie mortuaire fussent respectées. [...] Sur sa tombe, il demanda qu'on gravât l'épithaphe suivante : 'Moins homme d'église qu'homme'⁵³.

48 *Ibid.*, 109.

49 *Ibid.*, 133.

50 *Ibid.*, 134.

51 *Ibid.*, 203.

52 Butler, *Frames of War*, xix.

53 Sarr, *Silence du cœur*, 240.

La mémoire du père Bonianno est honorée, « une sorte de souvenir collectif se formait »⁵⁴ et la ville entière constitue une communauté de deuil. Le rituel soigneusement accompli sert ainsi, dans le sens de Hans Ruin, de « foundation for sociality », mais non pas de « sociality as such »⁵⁵, car les « ragazzi » restent exclus de cette communauté, non seulement parce qu'ils ne participent pas aux différentes cérémonies qui honorent la vie et la mort du père Bonianno, mais aussi parce qu'on n'apporte pas la même attention ou les mêmes soins à leur mort et à celle de leurs compagnons de route : faute de tombe et même de sépulture, leur deuil ne pourra pas être fait et même la mémoire de leurs derniers moments risque de tomber dans l'oubli⁵⁶. Personne ne connaîtra les noms des trente-sept migrants morts lors du naufrage auquel seul Jogoy a survécu, le « in memoriam » des monuments aux morts érigés en leur honneur restera donc vain. Ainsi, bien que le roman brosse un portrait bienveillant des membres de l'association dévouée à l'accueil des migrants dont le père Bonianno faisait partie, cette association même, malgré tous ses efforts, participe, sans le savoir, à la perpétuation de la distinction entre ceux qui pourront être pleurés et ceux qui en seront jugés indignes.

Pendant, le roman montre aussi de manière fort habile que ces morts sans sépultures ne hantent pas uniquement les autres « ragazzi », mais que leur destin incertain concerne tout aussi bien la société européenne ou, dans ce cas, celle de la ville d'Altino. Lorsque la situation entre les habitants de la ville et les migrants commence à dégénérer, la ville s'éveille en proie à une terrible odeur qui s'avère celle de la « fosse septique » de la ville qui « a été ouverte et [dont] les canalisations ont été trouées »⁵⁷. Les coupables de ce sabotage ne seront jamais trouvés, mais l'odeur intolérable, comme d'une « charogne infâme au ventre ouvert »⁵⁸, « nos propres déchets que nous sentons »⁵⁹, est comme la matérialisation de ce que Michael Rothberg appelle l'implication – bien que les habitants de la ville ne soient pas individuellement coupables de la mort d'un ou de plusieurs migrants, ils profitent de l'inégalité structurelle qui déclenche la migration et mène à la mort de nombreux migrants :

54 *Ibid.*, 245.

55 Ruin, *Being with the Dead*, 3.

56 Ainsi, Fousseyni ne peut que spéculer sur ce qui est arrivé à son ami Adama après qu'il est tombé du camion : « Adama tomba. A-t-il survécu à sa chute ? A-t-il été capturé par les vendeurs d'esclaves ? Qu'importe. Dans l'un ou l'autre cas, il était perdu. Tel est le récit de sa mort », Sarr, *Silence du chœur*, 235.

57 Sarr, *Silence du chœur*, 274.

58 *Ibid.*, 271.

59 *Ibid.*, 274.

Foregrounding implication instead of victimhood or perpetration allows us to emphasize the dynamic interplay between subjectivity, structural inequality, and historical violence ; supplement absolutist moral ascriptions with more nuanced accounts of power ; and above all, leave behind the detached and disinterested spectators who dominate discussions of distant suffering in favor of entangled, impure subjects of historical and political responsibility. The implicated subject, we will see, is a transmission belt of domination⁶⁰.

L'odeur oppresse la ville entière et concerne tout le monde, migrants comme autochtones. Elle les sort de leur position confortable d'observateurs et illustre ainsi que les morts non enterrés que produit la migration – elle-même produite par une inégalité structurelle qui a ses racines dans la violence historique du colonialisme – continueront de hanter toute société concernée et incapable de trouver une manière « to respond to the dead »⁶¹.

La fin dramatique du roman ne fait qu'illustrer encore une fois la dichotomie entre ceux dignes d'être enterrés et pleurés et ceux qu'on abandonne à leur destin. Tandis que les « ragazzi » fêtent, avec les habitants de la ville qui leur sont favorables, le résultat d'un match de foot qu'ils ont gagné contre une ville voisine, ils sont attaqués par un groupe d'extrême droite proche de plusieurs dignitaires de la ville. Les trois femmes et trois hommes morts à l'issue de cet affrontement et exposés aux regards de tous sur la place centrale de la ville sont des habitants d'Altino. Les migrants sont tout de suite soupçonnés de les avoir tués. Le maire, lui-même profiteur de l'extrême droite dont on ne soupçonne pas la responsabilité et pour laquelle ces morts sont « une aubaine »⁶², s'occupe de ce que « les corps des victimes soient mis en sûreté »⁶³, même lorsque l'éruption de l'Etna menace. Il n'en est pas de même des migrants ni de leurs opposants, les « ultras », qui s'affrontent malgré le danger qui pèse sur la ville – leurs corps seront abandonnés à leur destin et laissés sans sépulture. Seul Fousseyni sera sauvé par Lucia, son amie de l'association, et c'est ce secours *in extremis* qui donne l'espoir qu'une nouvelle communauté pourrait se former qui traiterait les hommes – et les morts – en égaux.

60 Michael Rothberg, *The Implicated Subject : Beyond Victims and Perpetrators*, Stanford, CA, Stanford UP, 2019, 35.

61 Ruin, *Being with the Dead*, 82-83.

62 Sarr, *Silence du cœur*, 316.

63 *Ibid.*, 399.

5 Exhumer et exclure – *De purs hommes* (2018)⁶⁴

Le troisième roman de Mohamed Mbougar Sarr, *De purs hommes*, traite de l'homophobie dans son pays natal, le Sénégal, un sujet pour lequel l'auteur a été très fortement critiqué, au point que sur les médias sociaux, certains ont retiré leurs félicitations pour le prix Goncourt décerné à son quatrième roman, *La plus secrète Mémoire des hommes*, en 2021⁶⁵. Son troisième texte s'ouvre sur la description d'une vidéo virale montrant une foule en colère profanant la tombe d'un jeune homme – un clip similaire a en effet circulé sur les médias sociaux au Sénégal dans les années 2008/09. La foule suppose que le jeune homme est homosexuel et lui refuse donc le droit d'être enterré dans un cimetière musulman, car elle prétend que les *góor-jigéens* (terme sénégalais désignant un homosexuel mâle) sont trop impurs pour être enterrés dans une terre sacrée. Choqué par la violence de la vidéo, le narrateur-protagoniste, professeur de littérature française dans une université de Dakar, surmonte sa propre homophobie en se renseignant sur les racines historiques et coloniales de la perception de l'homosexualité au Sénégal. Le protagoniste tente d'abord de comprendre ce qui s'est passé, puis de s'assurer que le jeune homme trouve une nouvelle sépulture, découvrant au passage des émotions qui pourraient signaler son propre désir homosexuel refoulé.

Comme dans *Silence du cœur*, ce n'est pas la guerre ni le terrorisme qui menace la vie et l'intégrité des personnes, mais une violence structurelle, qui, dans le cas de *De purs hommes*, est officiellement sanctionnée et dirigée contre les homosexuels ou les personnes présumées telles, instaurant un régime nécropolitique dont les causes peuvent être coloniales, mais qui continue d'avoir des conséquences pernicieuses sur le présent⁶⁶. Alors que les responsables politiques comme religieux voient la 'cause' de l'homosexualité dans « the influence of dysfunctional Western practices »⁶⁷, dans son article très bien documenté « The Origins of Senegalese Homophobia » Babacar M'Baye montre que « it is not *homosexuality* but rather *homophobia* that was a colonial imposition »⁶⁸.

64 À propos de ce roman, voir aussi les contributions de Catherine Mazauric (21-38), Aliou Seck (109-124) et de Susanne Gehrmann (193-213).

65 Voir « LGBT : le prix Goncourt Mohamed Mbougar Sarr fait polémique au Sénégal », *Le Figaro* 7 novembre 2021 ainsi que Jérémie Vadaux, « Mohamed Mbougar Sarr au cœur d'une polémique homophobe au Sénégal », *Libération* 3 décembre 2021.

66 Voir Mbembe, *Necropolitics*.

67 Babacar M'Baye, « The Origins of Senegalese Homophobia : Discourses on Homosexuals and Transgender People in Colonial and Postcolonial Senegal », *African Studies Review* 56,2 (2013), 109-128, 110.

68 M'Baye, « The Origins of Senegalese Homophobia », 123.

Comme le montre la vidéo qui ouvre le roman, outre l'exclusion sociale, les abus et la violence physique, la forme la plus extrême que peut prendre cette violence est le refus d'un enterrement dans un cimetière musulman :

Le *góor-jigéen* de la vidéo avait été déterré parce qu'il souillait un sol sacré. C'était au nom de la pureté qu'on l'avait exhumé. Une pureté qui n'était pas seulement celle du cimetière qu'il fallait préserver, mais aussi celle des âmes de tous les hommes qui le déterraient ou assistaient à l'exhumation. Et toutes les personnes qui avaient regardé la vidéo, et qui ne voulaient pas entendre parler d'homosexualité, s'étaient purifiées par procuration. Moi aussi, je m'étais senti purifié la première fois que j'avais vu la vidéo⁶⁹.

Ce que Sarr décrit est un acte de violence extrême qui ne peut que rester impuni et même être applaudi publiquement parce que la société sénégalaise décrite dans le roman ne considère pas les *góor-jigéens* (ou ceux qui sont supposés l'être) comme des humains. Tels que ceux qui dérogeaient à la loi islamiste dans *Terre ceinte*, ils sont exclus de la société. Les personnes qui ne correspondent pas à la matrice hétérosexuelle se voient refuser leur humanité et, par conséquent, le droit d'être pleurées ou même d'être enterrées⁷⁰. En abordant le sujet, le roman tente non seulement de remédier à ce mal, mais aussi de fournir l'éloge funèbre manquant.

Sarr choisit de doter son roman d'un narrateur-protagoniste qui n'est ni victime ni auteur de violences homophobes, mais qui prend de plus en plus conscience qu'il est lui aussi impliqué dans la violence que la société ambiante qu'il soutient par son métier d'enseignant universitaire inflige aux homosexuels. Aussi apprend-il que dans le « dynamic interplay between subjectivity, structural inequality, and historical violence »⁷¹, selon l'heureuse formule de Rothberg, il n'est qu'un rouage de plus dans l'engrenage. Le choc provoqué par la vidéo le conduit à la réflexion et, finalement, à un changement de position – « l'idée que cette purification ait eu pour condition la désacralisation, la profanation, par la violence, du corps d'un autre homme, me couvrait de honte »⁷².

Par conséquent, le narrateur décide de se renseigner sur l'identité de la personne déterrée et de rendre visite à sa mère. Il apprend que les rumeurs sur la sexualité d'Amadou ont conduit au refus de tous les rituels d'inhumation :

69 Sarr, *De purs hommes*, 126.

70 « [I]f a life is not grievable, it is not quite a life ; it does not qualify as a life and is not worth a note. It is already the unburied, if not the unburiable », Butler, *Precarious Life*, 45.

71 Rothberg, *The Implicated Subject*, 35.

72 Sarr, *De purs hommes*, 126.

aucun membre masculin de la famille n'a voulu se charger du bain du corps, comme la tradition l'exige, de sorte que la mère éplorée d'Amadou a dû lui donner seule le bain funéraire. L'enterrement doit traditionnellement avoir lieu dans les 24 heures suivant le décès, mais comme l'imam a refusé de s'occuper des funérailles, deux jours après sa mort, le corps d'Amadou se trouvait toujours chez sa mère. Lorsqu'elle a finalement réuni assez d'argent pour payer deux fossoyeurs afin d'enterrer Amadou en secret au milieu de la nuit, leur empressement ne lui a pas permis de prononcer « un seul mot de prière »⁷³, rompant ainsi une autre tradition. Le lendemain, une foule en colère lui ramène « un cadavre en décomposition »⁷⁴, si bien qu'elle décide, contre toute tradition, de « prendre une pelle » et de l'enterrer en plein jour dans sa propre cour⁷⁵. La mère ne sachant ni lire ni écrire, il n'y a pas de nom sur la tombe, pas même une pierre tombale ou symbolique⁷⁶.

Le narrateur décide alors de se charger lui-même d'accomplir le rituel qui, jusqu'ici, a été refusé à Amadou :

Je sentais seulement, de manière confuse, qu'il restait quelque chose à accomplir, une tâche mystérieuse dont l'exécution seule atténuerait, puisqu'elle ne pouvait l'effacer, ce sentiment de honte que je ressentais déjà avant d'avoir entendu le récit de la vieille femme, et que ce dernier, loin de le dissiper, avait au contraire exacerbé⁷⁷.

En rendant trois visites successives à la mère d'Amadou, il reconstitue avec elle la période de deuil traditionnelle de trois jours. Après son départ pour la ville sainte de Touba, il lui promet de s'occuper de la tombe. Bien que l'idée d'inscrire une « épitaphe de sable » sur la tombe avec une branche lui traverse l'esprit, il choisit finalement de ne pas être « le profanateur de la tombe en l'arrachant à sa beauté virginale par son écriture »⁷⁸. Dans *Terre ceinte*, les parents postent au moins une « pancarte en bois »⁷⁹ avec le nom de leur fille et les dates et s'opposent ainsi aux intégristes islamistes qui l'avaient vouée à l'oubli. L'absence de pierre et d'épitaphe dans *De purs hommes* semble être l'acceptation tacite de la condamnation de la société à ne pas le pleurer, et aussi acceptation de la « ungrievability ».

73 *Ibid.*, 133.

74 *Ibid.*, 134.

75 *Ibid.*, 134.

76 *Ibid.*, 135.

77 *Ibid.*, 137.

78 *Ibid.*, 188.

79 Sarr, *Terre ceinte*, 118.

En choisissant un narrateur universitaire qui, au début du roman, ne tolère l'homosexualité que dans le cadre de la littérature européenne qu'il enseigne, mais qui est par ailleurs complice d'une homophobie qu'il a intériorisée au point de la considérer comme normale, le texte établit une distance par rapport à son sujet. Cette distance est davantage accentuée par le fait que le narrateur n'assiste pas directement à l'enterrement, mais seulement par la médiation d'une vidéo amateur, une vidéo qui, sans être montrée, est tout de même décrite au lectorat. Cependant, Sarr déconstruit lentement cette distance en faisant comprendre à son protagoniste son implication dans la violence structurelle et en lui faisant rencontrer la mère du jeune homme exhumé. Peu à peu, le protagoniste finit par comprendre qu'il ne peut plus se considérer comme un « detached and disinterested spectator », au sens de Rothberg, et qu'il doit accepter le fait qu'il est lui aussi un « entangled, impure subject » qui porte « historical and political responsibility »⁸⁰. Comme dans ses deux romans antérieurs, Sarr brouille les frontières entre innocence, complicité, responsabilité et culpabilité. Il invite son lectorat à suivre l'exemple de son narrateur-protagoniste et à se plonger dans une histoire négligée jusqu'à présent, pour explorer leur propre implication. La forme que Sarr donne à son texte permet une modération ou une « régulation des émotions » « ainsi qu'un dialogue entre l'auteur et le lecteur qui prend en compte les émotions et peut ainsi surmonter le fossé de la compréhension »⁸¹.

6 Conclusion

Les trois romans traitent de situations où non seulement les vivants, mais aussi les morts se voient refuser des droits fondamentaux ou des rituels importants sur la base d'une rhétorique divisive fondée non pas sur l'idée que nous sommes ou seront tous touchés par le deuil, mais plutôt sur la violence et la vengeance. Au lieu d'accorder leur place convenue à ces morts, ils sont relégués vers un état de latence, de sorte que leur « ghostly presence »⁸² continuera de hanter le présent comme signe d'un passé non assumé. Contrairement à d'autres fictions thanatographiques, chez Sarr, le refus de l'inhumation et le deuil différé ne mènent pas nécessairement à un moyen de briser le cercle de la violence ou à suggérer au moins l'idée d'une société qui tiendrait compte de la capacité

80 Rothberg, *The Implicated Subject*, 35.

81 Renate Lachmann, *Lager und Literatur. Zeugnisse des GULAG*, Konstanz, Konstanz UP, 2019, 473, ma traduction.

82 Barclay, *Writing Postcolonial France*, xx.

unificatrice du deuil. Ce n'est que dans *Terre ceinte* et *De purs hommes*, qui esquissent des situations où à travers des (ré-)enterrements la « foundation for sociality as such »⁸³ est posée, bien que sur la base d'une toute petite communauté de deuil.

Les romans de Sarr donnent à réfléchir sur l'imbrication du deuil et de la violence. Leurs protagonistes eux-mêmes ne sont pas tous facilement identifiables comme victimes ou bourreaux. Ils appartiennent plutôt à la catégorie plus floue des « implicated subject[s] »⁸⁴, au sens de Michael Rothberg. De plus, surtout les deux derniers romans offrent la perspective de protagonistes qui servent de substituts pour les lecteurs et lectrices, qui en viennent ainsi à réaliser leur propre implication dans des situations d'inégalité structurelle.

Les trois romans sont semblables à d'autres fictions thanatographiques en ce qu'ils se concentrent sur ceux qui sont affectés par les morts violentes et par l'absence ou le refus de l'inhumation. Face au nombre presque inhumain des victimes du djihadisme ou de la violence structurelle, les formes traditionnelles d'apaisement échouent. C'est alors que les fictions thanatographiques de Sarr interviennent pour montrer, de manière exemplaire, comment de nouvelles communautés de deuil peuvent émerger. Bien que moins optimistes que d'autres thanatographies, les romans de Sarr réussissent à faire revenir les morts de l'état de latence, qui déstabilise la cohésion sociale, pour les réintégrer dans la mémoire collective.

Bibliographie

- « LGBT : le prix Goncourt Mohamed Mbougar Sarr fait polémique au Sénégal », *Le Figaro* 7 novembre 2021, https://www.liberation.fr/international/afrique/mohamed-mbougar-sarr-au-coeur-dune-polemique-homophobe-au-senegal-20211203_UAA266LHRVFNIFYZHT4UHETHM/ (consulté le 20 décembre 2023).
- Barclay, Fiona, *Writing Postcolonial France: Haunting, Literature, and the Maghreb*, Lanham, M/Boulder, CO, Lexington Books, 2011.
- Butler, Judith, *Prekarious Life. The Powers of Mourning and Violence*, London/New York, Verso Books, 2020 [12004].
- Butler, Judith, *Frames of War: When is Life Grievable?* London/New York, Verso Books, 2016 [12009].
- Lachmann, Renate, « Danilo Kiss Thanatographien: Non omnis moriar », *Wiener Slawistischer Almanach* 60 (2007), 433-454.

83 Ruin, *Being with the Dead*, 3.

84 Rothberg, *The Implicated Subject*, 28.

- Lachman, Renate, *Lager und Literatur. Zeugnisse des GULAG*, Konstanz, Konstanz UP, 2019.
- M'Baye, Babacar, « The Origins of Senegalese Homophobia : Discourses on Homosexuals and Transgender People in Colonial and Postcolonial Senegal », *African Studies Review* 56,2 (2013), 109-128.
- Mbembe, Achille, « La société de l'inimitié », dans idem, *Politiques de l'inimitié*, Paris, La Découverte, 2018, 69-103.
- Mbembe, Achille, « Nécropolitique », *Raisons politiques* 21,1 (2006), 29-60.
- Rothberg, Michael, *The Implicated Subject : Beyond Victims and Perpetrators*, Stanford, CA, Stanford UP, 2019.
- Ruhe, Cornelia, *La Mémoire des conflits dans la fiction française contemporaine*, Leiden/Boston, Brill/Rodopi, 2020.
- Ruhe, Cornelia, « Thanatographical Fiction. Death, Mourning and Ritual in Contemporary Literature and Film », *Memory Studies* 2023 (online first), 1-17, DOI : <https://doi.org/10.1177/17506980231188480>.
- Ruin, Hans, *Being with the Dead. Burial, Ancestral Politics, and the Roots of Historical Consciousness*, Stanford, CA, Stanford UP, 2019.
- Sarr, Mohamed Mbougar, *Terre ceinte*, Paris, Présence Africaine, 2014.
- Sarr, Mohamed Mbougar, *Silence du cœur*, Paris, Présence Africaine, 2017.
- Sarr, Mohamed Mbougar, *De purs hommes*, Paris/Dakar, Philippe Rey/Jimsaan, 2018.
- Vadaux, Jérémie, « Mohamed Mbougar Sarr au cœur d'une polémique homophobe au Sénégal », *Libération* 3 décembre 2021, https://www.liberation.fr/international/afrique/mohamed-mbougar-sarr-au-coeur-dune-polemique-homophobe-au-senegal-20211203_UAA266LHRVFNIFYZHT4UHETHM/ (consulté le 20 décembre 2023).
- Verdery, Katherine, *The Political Lives of Dead Bodies : Reburial and Postsocialist Change*, New York, Columbia UP, 1999.